

Philippe Djian
50 contre 1

Flammarion

Extrait de la publication

50 contre 1



Philippe Djian

Né en 1949, toujours quelque part entre Biarritz et Boston, ses succès racontent sa vie : 37°2 le matin, Bleu comme l'enfer, Zone érogène, 50 contre 1, Maudit manège, Echine...

Onze histoires. Onze tranches de vie où le quotidien, le tristement banal, la bureaucratie, la médiocrité, le bête et méchant, les petits boulots mal payés sont disséqués par le regard incisif d'un héros sur lequel la société ne mise pas même à cinquante contre un.

Onze rêves avortés, onze révoltes vouées à l'échec, onze drames dérisoires, des filles belles ou moins belles, des bières plus ou moins tièdes, quelques actes de violence, jamais prémédités...

On connaît l'univers de Philippe Djian. Ce recueil, c'est aussi onze histoires de tendresse (car l'amour est un mot qui fait peur), d'intelligence, de sensibilité. Onze histoires dont nous avons tous vécu le début, et dont nous découvrons la fin. Une fin qui dérange.

50 contre 1

PHILIPPE DJIAN

ŒUVRES

37°2 LE MATIN	<i>J'ai lu 1951/4*</i>
BLEU COMME L'ENFER	<i>J'ai lu 1971/4*</i>
ZONE ÉROGÈNE	<i>J'ai lu 2062/4*</i>
MAUDIT MANÈGE	<i>J'ai lu 2167/5*</i>
50 CONTRE 1	<i>J'ai lu 2363/3*</i>
ÉCHINE	<i>J'ai lu 2658/5*</i>
CROCODILES	

Philippe Djian

50 contre 1

Histoires

FLAMMARION

*Quelques hommes trouvent la force
En allant leurs chemins solitaires
Soyons ce que nous pouvons pour eux.*
L. COHEN, dans *L'Énergie des esclaves*

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions BFB, 1981
© Éditions Bernard Barrault, 1983

Extrait de la publication

Les Anciens Combattants

Quand j'ai rencontré Sonia, je venais de tomber sur une bande de types mal embouchés qui m'avaient réglé mon compte. Il faisait nuit, il pleuvait et je m'étais appuyé sur un mur, tout ce que je voulais, c'était de pas m'effondrer sur le trottoir, je poussais sur mes jambes, je glissais, je voyais pas ce que je pouvais faire de mes bras, rien que ce poids mort vissé sur deux jambes molles. En particulier, ce satané coup que j'avais pris sur l'oreille, maman, je me sentais partir, essaye de TENIR, ça devenait intéressant et lumineux dans ma tête, je respirais un grand coup et j'échappais de justesse au voyage.

J'ai fermé les yeux. J'entendais les bagnoles qui enfilait la rue comme des poissons-scies enragés, les rigolos me gardaient branché sur la douleur du vendredi soir.

À un moment, je l'ai trouvée près de moi. Tout près, je voyais les gouttes rouler sur ses cils et sa peau blanche, ha ha, je croyais pas beaucoup à ce genre de truc et à rien en particulier, elle m'a aidé à me redresser, j'ai pensé dis-lui de se tirer, mais je me suis accroché à elle, de tout mon poids et on a zigzagué sous les lampadaires, j'en rajoutais.

Je suis resté contre la portière de la bagnole pendant qu'elle cherchait les clés. Des fois, ça me prenait, je laissais ma vie aux gens et je les regardais faire. Ouais, y'a eu quelques beaux salauds qui m'ont donné le grand frisson et j'ai pardonné aux autres, pas de comptes à régler, je dois dire qu'elle conduisait plutôt bien. En moins de deux, on était sortis de la ville, elle avait su éviter les cinglés qui dinguaient d'un côté à l'autre de la rue.

On a longé la plage et on s'est enfoncés dans un bois, je faisais le type qui souffrait en silence, mais bien sûr j'avais rien à dire, j'avais pas changé en une heure.

Tout de même, je me suis mis à gesticuler sur le siège, elle était bien roulée.

– Où on va ? j'ai fait.

– On va chez moi. J'habite dans un arbre.

– Ha ha, j'ai dit. On pourra manger des feuilles en salade.

– Si tu veux.

– Et je t'ai pas dit, j'adore croquer des glands.

– C'est là, elle a dit.

Elle a arrêté la bagnole. On était en plein bois, que des grands machins qui se perdaient tout là-haut, je me tordais le cou pour faire drôle, il faisait encore nuit. J'étais tombé sur une marrante, mais pas de quoi se tenir les côtes, je commençais à être fatigué. Y'avait aussi ces histoires de mecs tombés dans des coups sanglants, sûrement que ça existait ces nanas féroces qui vous plantaient un rasoir dans la nuque après vous avoir violé sur un tas de feuilles mortes, alors quand elle est descendue, j'ai cherché un peu sous le siège pour voir si je trouvais pas une manivelle ou un truc

en fer, elle avait déjà retiré la clé de contact et je sortais d'en prendre.

Je la quittais pas des yeux. Elle a fait une vingtaine de mètres et s'est appuyée contre un arbre, un sacré morceau. Alors là, quand elle a appelé et que j'ai vu cette porte s'ouvrir à l'intérieur de l'arbre, j'ai compris que ça pourrait coller et j'y suis allé.

Au matin, on a fait un petit tour dans les branches, j'étais en pleine forme, bien reposé et tout, mais j'avais un peu le trac de me payer un casse-gueule, je voyais pas en bas, mais on devait bien être à trente mètres ou plus, sans compter les branches pourries, les jambes raides, toute la panoplie de Superman.

– Hé, si on allait boire un coup ? j'ai dit.

Elle a rigolé et elle est partie EN COURANT sur une petite branche jusqu'à la cabane, et moi, à genoux, j'ai fait aussi vite que j'ai pu, j'ai assuré.

Y'avait déjà l'eau pour le thé quand j'ai poussé la porte, tout en sueur, j'ai louché un petit moment sur son jean serré, j'adore ça les jeans serrés, donnez-moi une fille avec un jean serré et je suis tout prêt à tomber amoureux de son âme, et puis bon, on s'est mis à discuter, elle expliquait tout, la cabane, et pourquoi, comment, je souriais, j'écoutais rien du tout, ce thé de merde me saoulait complètement, je pouvais pas tout siroter à la fois, oh Bon Dieu, j'étais enfoncé dans un de ces coussins bariolés, je pensais à son petit corps tout chaud, on était encore en été et il faisait bon et doux, je cherchais un moyen pour murer cette baraque, j'entendais les oiseaux et le vent s'est

mis à souffler, tout ce délicieux bordel tanguait, ça tenait le coup, je me suis mis à penser gentiment à son sexe, doucement et le vent faisait un vrai malheur, un coup en avant, un coup en arrière, bâbord, tribord, je glissais comme un cerf-volant.

– ... tu veux que je te fasse un massage ? elle a dit.

J'ai semé mes fringues un peu partout. J'ai senti une espèce d'huile me couler entre les omoplates et ses mains, elle était à cheval au-dessus de moi, c'était tellement bon qu'il fallait choisir : ou s'endormir ou mourir, pour le reste, je me dégonflais, pas eu le temps de choisir.

Ces cons d'oiseaux, ils m'ont réveillé. J'étais tout seul. Je suis sorti. Hey, vous imaginez, y'avait cette branche devant moi, alors bon, je suis sorti, mais j'ai fait très gaffe, j'avais choisi de ne pas mourir, un choix à la con évidemment, vous savez quand on choisit, j'ai cherché et j'ai atterri sur une plate-forme, y'avait Sonia, elle se faisait dorer à poil, elle a tendu une main vers moi, je me suis allongé à côté d'elle, les voyeurs l'avaient dans le cul.

Les oiseaux se racontaient des trucs. Nous on disait rien, mais je la sentais vivre à côté, j'ai su exactement quand elle allait ouvrir la bouche.

– Tu es bien ? elle a demandé.

J'ai dit mmhongrriinnnn en pensant ooann-gruuiinnnnn.

– Je vais te montrer quelque chose...

J'ai ouvert un œil, j'ai fait cet effort épouvantable. Tout se passait ailleurs. Sur le moment, je vous aurais tous tués.

Elle s'est avancée dans cette douceur pulvérisée, ouais, tout au bord, et j'ai cru que j'allais me mettre à dégueuler parce qu'elle, nnoonnnn, si, ELLE A PLONGÉ DANS LE VIDE, oohh, et j'ai vu un truc tout noir dans mes yeux, mais c'était pas fini, oh putain Jésus non, car au lieu de tomber comme vous et moi, elle a filé tout droit dans le ciel rose et bleu en prenant de l'altitude et quand elle n'a plus été qu'un petit point noir au-dessus de ma pauvre tête, j'ai pensé à respirer un bon coup, heureusement, et mon cœur n'a pas explosé, mon seul cœur.

J'ai attendu qu'elle revienne. Finalement, je venais de piger le truc du ver de terre amoureux d'une étoile.

- Hhoouuuu... commence à faire frisquet, là-haut !

C'est ce qu'elle a dit en se posant à côté de moi et je tremblais. C'est tout ce qu'elle a trouvé à dire.

- Non ? j'ai dit.

- Hi hi... ça te plaît ?

- Comment t'as fait ça ?

- Oh, je sais pas... C'est en regardant les oiseaux, je crois.

- Bien sûr. Moi, c'est un poisson rouge qui m'a appris à nager. À la fin il a flippé quand j'ai voulu entrer dans le bocal. J'l'ai viré.

- Écoute, je sais pas comment c'est arrivé, je te jure. Un jour j'ai essayé, et ça a marché, c'est tout. Tu me crois, dis ?

- Même l'autre, avec ses miracles, il a eu du mal.

- Est-ce que tu me CROIS ?

– Oui.

J'ai eu droit à un baiser. J'ai tendu l'autre joue, comme on m'avait appris. Ensuite, en retournant à la cabane, j'ai bien failli me casser la gueule et pas qu'un peu.

– Hoouuu... ça va ? j'ai gueulé. J'suis pas trop lourd ?

– Non, mais tu me tires les cheveux.

Impec. J'avais joué serré, le mec insupportable, en vérité, j'étais capable de tout quand je voulais quelque chose, je connaissais pas la honte, je connaissais pas grand-chose à la réflexion et j'étais tombé sur un cœur pur, y'avait pas d'explication possible pour que je sois le premier, mais je perdais pas mon temps à décortiquer le bazar, je me sentais froid et méchant comme une balle perdue dans une foule. J'avais fait en sorte que l'idée soit d'elle, j'avais un peu poussé de toutes mes forces et un matin elle a dit tu veux qu'on essaie et j'ai fait celui qui comprenait pas, elle a souri, vraiment je suis rien du tout mais elle a souri et on a essayé et ça a marché, ça a marché, ça a marché, Jésus, ça a marché au poil !

J'étais cramponné sur elle et on VOLAIT, enfin elle volait et moi j'avais qu'à lui dire par-là, monte, fais une chandelle, recommence, et elle piquait sur la mer, je laissais traîner les mains dans l'eau, je lâchais ses petits seins pour faire chier les requins et les poissons-lunes.

C'était la belle vie, la vie facile, que du bon au programme. Voler, baiser, manger, dormir, j'en connais qui cherchaient autre chose, des types

amoureux de leur tête, empêtrés dans leur vision du monde, salut les gars, j'ai plus de haine, j'étais juste un peu fatigué.

Pour les courses, c'était facile, je vous donne le système. En ville, y'avait un super-hypermarché avec une grande cour derrière où des camions entiers venaient vider des tonnes de bouffe, tous ces trucs qui vous reluquent sur les présentoirs, maquillés comme des putes agressives, maqués par les flics qui vous guettent à la sortie et qui se gêneront pas pour vous coller contre un mur avec un sourire. Cette cour était bien gardée, grillage de cinq mètres de haut, électrifié, grosse porte et un peu de barbelé, plus un gros cul de La Surveillance, sapé comme un général, avec un gros flingue tout noir et dans les yeux du mec, vous étiez déjà étendu avec une balle entre les deux épaules. Il bougeait jamais de cette satanée porte. Le paquet de chips pouvait vous coûter cher, je me disais. Je regardais la forteresse de la bagnole en fumant une cigarette. Sonia était appuyée sur mon épaule.

L'Hyper a fermé. On a attendu encore un petit quart d'heure. Les employés sont sortis. Y'avait surtout des jeunes femmes, elles ressemblaient plus à grand-chose, elles fonçaient vers les baraques, le mari crevé, les mômes, la bouffe et la vaisselle, elles luttaienent contre la folie. L'horreur, je vais vous dire, c'est que ça reprenait le lendemain matin, le plus dingue, c'est que ces bonnes femmes me foutaient la trouille, leur vie me donnait des sueurs froides.

Enfin le truc s'est vidé. Il restait simplement le type avec son flingue qu'il portait très bas,

comme au cinoche, je voyais que lui. Avec Sonia, on a fait le tour de la cour, on s'est ramenés par-derrière.

– Tu m'attends là, elle a dit.

– Je peux t'aider ?

– T'es con, tu vas me gêner.

Elle avait raison sur tous les tableaux. Elle a pris son élan et elle est passée par-dessus le grillage, s'est posée sur un tas de caisses de lait en boîte. De l'autre côté je voyais le guignol qui nous tournait le dos, il était tranquille, il pouvait pas imaginer un coup foiré dans ce genre. Ce vide dans sa cervelle, ça nous protégeait. On utilisait les univers parallèles.

Sonia a fait cinq ou six voyages, un bon tas de provisions et des trucs rigolos, immangeables ou presque. Ça se passait tellement bien que sur la fin, je me suis mis à siffloter un petit air de J.J. Cale, ça allait bien pour tout le monde, le rigolo a allumé un petit cigare, il a fait des ronds dans le ciel, ça me bottait, il était à deux pas, ce truc me bottait vraiment.

Un jour, j'ai fait la connaissance de Marlon Brando. On survolait la forêt, on rentrait juste après un bon bain quand j'ai vu un point noir qui fonçait droit sur nous. J'ai montré ça à Sonia.

– Mince, tirons-nous en vitesse, j'ai dit.

– Oh, Marlon ! C'est Marlon Brando ! elle a fait.

– Ah...

Elle avait l'air heureuse comme tout. On s'est posés tous les trois près de la cabane. Sonia s'est jetée sur Marlon Brando, ça m'a fait tout drôle.

Ensuite elle nous a présentés. L'autre m'a regardé avec son œil tout jaune, clic clac. Ouais ! c'est comme ça qu'ils font. Il faisait au bas mot trois mètres d'envergure, un aigle magnifique.

On a bu du thé à l'intérieur. Marlon est resté perché sur une chaise.

– C'est un vieux copain, elle a dit.

– C'est ma chaise, j'ai grogné.

Cette nuit-là, quand Sonia et moi on a donné dans les caresses, j'étais un peu tendu. Marlon continuait à me lancer ses clins d'œil ou d'un seul coup, il secouait toutes ses plumes et poussait un long cri. J'aurais voulu vous y voir.

Il est resté avec nous. Même, on est devenus copains tous les deux. Ce con s'amusait à me faire baisser les yeux.

Un soir on est retournés aux provisions. Marlon était avec nous et on lui avait promis un bon morceau de viande. Il régnait une certaine euphorie dans la bagnole.

Il était tard. Le Super était fermé. On a vite fait le tour et au moment de commencer les voyages, j'ai eu cette idée à la con. Suffisait de passer un panier autour du cou de Marlon pour doubler nos gains, j'étais content d'avoir pensé à ça. Je les ai regardés s'envoler tous les deux au-dessus de la clôture. Le cow-boy était toujours là avec son petit cigarillo, il veillait au grain.

Au début, ça s'est bien passé. Je me dépêchais de ranger les trucs dans la voiture. De temps en temps, je jetais un œil sur le flic, il restait planté dans le silence comme un paquet de barbe à papa bleutée, ouais, y'avait ce drôle de silence désagréa-

ble, je me demandais où étaient passées ces foutues bagnoles du vendredi soir, mais sans doute qu'il y avait un de ces matchs à la télé, le genre de truc qui les rendait fous et confiants dans l'avenir, ça devait être une histoire comme ça, et donc, c'est ce silence écœurant qui nous a baisés.

C'était le troisième voyage. Sonia et Marlon s'apprêtaient à repasser le grillage. Les sacs étaient pleins à craquer, y'avait qu'à se servir, Bon Dieu, je vous jure qu'on était sortis du monde, bon, mais je sais pas, tout s'est arrêté là. Marlon a fait tomber une boîte, à peine s'il l'avait effleurée du bout de l'aile, mais tout a été multiplié parce qu'on fonctionnait à fond dans l'instant, tout ça sortait directement du fin fond de nos veines, on était partout.

Le mec s'est retourné. Il les a vus. Ce qui a fait la rapidité de ce type, c'est qu'il a pas cherché à comprendre. Il les connaissait bien. Il a dégainé son flingue avec une vitesse inimaginable, on était tombés sur un fortiche, la frime payait, je pouvais même sentir ce fumier salement heureux.

– HÉ, LÀ-BAS !!! STOOOOP !!! il a hurlé.

Ils ont pas écouté, ils se sont envolés tous les deux. Y'avait cette grosse lune blanche ce soir-là et le mec s'est trouvé comme à l'entraînement, y'avait tout ce qu'il fallait comme éclairage. Il a tenu son engin à bout de bras et BANG BANG, il a déchiré le ciel en deux pour récupérer les chips.

Marlon a piqué une tête dans les poubelles, de l'autre côté de la rue. J'ai entendu Sonia gueuler après son aigle. Je la voyais aussi. Quand elle a fait demi-tour et que j'ai réalisé que le mec se

remettait en position, j'ai lancé ce que je tenais dans la main par-dessus la clôture, Mon Dieu, faites que ce soit une bombe atomique et j'avais mis le paquet. Le truc a explosé près du flic. Ce devait être une bouteille de Coca. Il a fait un bond en me cherchant du regard mais j'étais dans l'ombre et ça lui a pris un moment, peut-être une seconde, pour choisir de quel côté il allait continuer le massacre.

Sonia lui est tombée dessus. Elle l'a pris à bras-le-corps et s'est envolée avec lui qui braillait, cognait, hurlait comme un cinglé au-dessus des toits. Y'avait des fenêtres qui s'ouvraient, des tronches qui sortaient dans une odeur de cuisine, soupe de poireaux, rognons, pipi de chat, toute la tristesse infinie du monde.

Je voyais le combat infernal qui se déroulait là-haut. Même Sonia qui criait maintenant. Le mec devait en mettre un coup et je savais moi, oh Dieu comme je savais que le corps de Sonia était délicat, fin, fragile, sensible, pour chaque coup qu'elle recevait, j'aurais donné un doigt, une dent, un œil et j'étais là à regarder avec tous les autres tordus.

Ils étaient au-dessus du square, maintenant. J'ai cavale jusque-là, je suis entré en piétinant les fleurs, le nez en l'air, j'ai buté sur un banc. Je reconnaissais ma vie, cavalier, piétiner, abîmer, tomber. Au milieu du square, y'avait une statue des Anciens Combattants, recouverte de chiures de pigeons, un type en bronze qui avançait avec un drapeau en bronze, qui essayait de sortir de toute cette merde. C'est là que Sonia a réussi à se débarrasser du flic. Il est tombé

tout droit en battant l'air, sans gueuler, et il s'est embroché sur le drapeau, TCHOC, le truc l'a presque ouvert en deux. Le drapeau a pris une sale couleur. L'autre essayait toujours d'avancer, toujours la même merde, ça en faisait jamais qu'un de plus, ça pouvait pas l'arrêter.

Quand les flics sont arrivés, Sonia tenait son aigle dans les bras, j'avais pas réussi à lui faire lâcher. Avec eux, ça a marché, ils étaient cinq ou six à la tirer, j'ai cru qu'ils allaient lui arracher les bras. Ils ont balancé Marlon dans une poubelle et ils nous ont embarqués. Après, je sais plus.

Je sais pas ce qu'est devenue Sonia, je l'ai jamais revue. Je pense à un hôpital psychiatrique. Sûrement qu'ils ont pris leurs précautions. Je suppose que quand ils la laissent un peu tranquille, elle peut encore donner quelques coups d'aile entre le lit et le plafond de sa chambre, je l'aime, je voudrais pas que le plafond soit trop bas. Je pense plus à tout ça, je veux plus me faire chier. J'ai trouvé un boulot. J'aime les boulots crevants. Le soir, je suis mort. Je pense à rien du tout. Le matin quand ça sonne, je dégueule un bon coup, pas toujours, et je cavale pour pas pointer dans le rouge. Maintenant, c'est le rouge qui m'emmerde. Mais pas vraiment. Trouvez-moi une bonne couleur, les gars.

J'ai enfoncé tous les autres

Un matin, j'en ai eu marre. J'ai cherché un vrai boulot. Au moins pour deux ou trois mois, je pensais, le temps de me sortir de la merde. D'une manière ou d'une autre, les mecs m'avaient coincé.

Je suis donc descendu, j'ai acheté le journal et je suis monté étudier ça tranquillement dans ma chambre. Y'avait autant d'offres que de demandes, je comprenais pas bien où était le problème, ni qui demandait quoi mais le papier avait une odeur agréable et j'ai tenu bon.

À ce moment-là, il me restait encore un costume avec un gilet, un truc qui défiait toutes les modes, un beau Noir, une emmerdeuse qui m'avait eu à l'usure, mais que j'avais pu prendre de vitesse. Aussi, quand je me suis pointé pour l'annonce, le canard négligemment roulé sous le bras, j'ai enfoncé tous les autres, je leur ai même pas laissé une chance.

On était trois à bander pour ce truc d'employé à la banque BARMS & C^o et y'avait un Noir parmi nous. Je dois dire qu'il a pas fait long feu, il s'en doutait et nous aussi. Vers midi, à la fin des tests, Ils ont posé sa feuille sur un coin du bureau, Ils l'ont même pas lue. Puis on a eu une heure pour déjeuner.

Je me suis pas pressé. Il faisait beau. Les gens cavalaient dans tous les sens. Pour une fois que j'avais lu le journal, je savais bien qu'il s'agissait pas d'un exercice anti-aérien du genre Bon Dieu ce qui nous arrive dessus, vous êtes priés de filer jusqu'aux abris, magnez-vous, c'est votre peau qui est en jeu. Non, y'avait rien de tout ça et pourtant, ils étaient comme des dingues.

Le premier bar que j'ai aperçu était plein à craquer, je voyais des œufs, des sandwiches, des viandes froides qui glissaient au-dessus des têtes et là, si vous renversiez votre verre, quinze personnes se retrouvaient trempées et hurlaient.

Le suivant, c'était la même chose. Plein de sueur, de coups de gueule, fallait se battre pour une tranche de pain mou recouverte d'une feuille de salade, SE BATTRE ! J'ai commencé à comprendre, j'ai commencé à avoir une sérieuse dalle.

À la fin, j'ai fini le tour du quartier au pas de course. J'avais rien avalé. Pas même une épicerie d'ouverte. C'était le coin des magasins chic, des galeries, des cinés, des banques, un de ces coins irréels et sans pitié où une envie de pisser pouvait se terminer en catastrophe.

J'étais à l'heure pour la séance de l'après-midi. Le Noir avait laissé tomber. Il était libre. On restait donc que tous les deux en ligne, moi et l'autre connard, ce type que j'avais vu partout, des centaines de fois, en flic, en contrôleur, en huissier, ce type qui vient vous gâcher vos journées, qui vous regarde de haut, qui vient vous coller sa putain de gueule sous le nez quand vous sortez tout frais d'un rêve, qui vous fait entrevoir le plaisir subtil du meurtre.

On était tous les deux plantés devant un bureau. Derrière, y'avait ces petites lunettes rondes, cerclées d'or, qui faisaient durer le plaisir. J'avais mis au point un petit sourire que j'ai vite abandonné. J'ai froncé les sourcils et j'ai regardé dix centimètres au-dessus des lunettes, vers l'Avenir, vraiment profond. Mais l'autre a dû faire pareil, y'a eu la question éliminatoire.

– Quelles sont les raisons pour lesquelles vous désirez obtenir ce poste ? ont demandé les lunettes.

L'autre a démarré comme un fou, j'étais soufflé. Il est parti dans un truc incompréhensible, j'arrivais pas à suivre, honneur qu'il disait avec sa voix grave, situation, efficacité, ponctualité, tout ça, je me demandais ce qu'il allait me laisser. Je commençais à croire que j'allais me faire baiser sur le poteau. J'avais rien préparé.

Quand il s'est arrêté, les lunettes ont glissé sur moi, elles m'ont glacé.

– Je dois me marier, monsieur, j'ai fait. Je voudrais faire construire. J'aurais besoin d'obtenir un crédit sur vingt ans ou plus si c'était possible...

C'est moi qu'ils ont engagé. Y'avait une logique dans ce bordel.

On m'a donné un poste de confiance, sur un bout de table avec une chaise et une machine à calculer. J'ai jamais compris en quoi consistait ce truc que je devais faire, peut-être même qu'ils me l'avaient jamais expliqué. Simplement y'avait ces volumes cartonnés qui s'alignaient sur le mur, d'un bout à l'autre, jusqu'au plafond, des engins

de cinq kilos au moins et j'ai commencé par le premier en haut à gauche, putain, Ils m'avaient pris au mot, j'en avais au moins pour vingt ans !

J'ai ouvert à la première page.

J'ai mis mon doigt sur le premier chiffre de la première colonne, j'ai lu 568965455, je l'ai dit tout haut et j'ai passé ça sur la machine à calculer, j'ai tapé 578965455, ma première erreur. J'ai tout effacé et j'ai recommencé. J'ai soufflé. D'après les tests, je devais être capable de faire ça. Et puis l'annonce disait niv.bac.min., c'était pas un boulot pour n'importe qui, ça demandait au bas mot douze années d'études, pas le temps de s'en-nuyer.

Ça se présentait sur quatre colonnes, une grande page et environ toutes les dix pages y'avait un total à faire, à porter AU CRAYON ROUGE et on recommençait, c'était marrant.

Au bout d'un moment, j'ai levé le nez. Y'avait trois bonnes femmes avec moi. Ni jeunes, ni belles, ni vieilles, ni moches. Trois. Elles étaient assises en face de moi, plongées dans les pape-rasses et je voyais leurs jambes. Au début, j'ai cru que c'était un piège, un connard devait être en train de m'espionner, voir si je faisais mon boulot. Je me suis méfié. Même que j'en ai mis un bon coup, j'avais besoin de ce fric.

À la fin de la journée, j'avais fini le premier volume. J'ai regardé ce qui restait, j'ai fait un petit calcul. En travaillant tous les jours, j'en avais pour deux ans et demi, quatre colonnes sur une page. Toute une vie, parfois, ça pouvait être pas grand-chose, comment on pouvait en arriver là ? Qu'est-ce qui s'était passé ?

TABLE

<i>Les Anciens Combattants</i>	5
<i>J'ai enfoncé tous les autres</i>	17
<i>Grandeur nature</i>	41
<i>Slip ou culotte</i>	57
<i>Le prix à mettre</i>	75
<i>La vie en pleine forme</i>	87
<i>Chérie, de moins en moins</i>	99
<i>Le truc qui tenait tout seul</i>	119
<i>Le gros bâton</i>	147
<i>50 contre 1</i>	175
<i>Trois nuits, une paire de jambes et des machins écrits en bleu</i>	205

Composition Communication à Champforgeuil
Impression Brodard et Taupin
à La Flèche (Sarthe) le 3 octobre 1989
6323B-5 Dépôt légal octobre 1989
ISBN 2-277-22363-8
1^{er} dépôt légal dans la collection : avril 1988
Imprimé en France

Extrait de la publication
diffusion France et étranger : Flammarion